



ACTE II, SCÈNE VI.

UN COUP D'ÉPÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

Par M. P^{re}. Tournemine.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de la Gaîté, le 26 octobre 1837.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BÉVAL, ancien manufacturier et riche propriétaire.	MM. PHILIPPIN, receveur particulier DANGUIN.	des contributions. UN ADJUDANT-MAJOR.	MM. BARRÉ. ARWAND. MM ^{es}
ERNEST DE VERCOURT, chef d'escadron de chasseurs.	Fosse.	PAULINE, fille de M. Berval.	JENNY.
EDMOND, avocat.	ANATOLE.	LAURETTE, filleule du même.	LÉONTINE.
DURAND, ancien menuisier et père adoptif d'Edmond.	CHÉRI.	AMIS DE M. BÉVAL, DOMESTIQUES.	

La scène se passe à Béziers, chez M. Berval, en 1818.

ACTE I.

Le théâtre représente un riche salon donnant sur un jardin : à droite et à gauche, au deuxième plan, une porte de cabinet.

SCÈNE I.

LAURETTE, d'abord seule, puis UN ADJUDANT-MAJOR.

LAURETTE (près de la porte, à gauche du spectateur, et regardant par le trou de la serrure). C'est bien heureux qu'il se soit enfin décidé à cette démarche!... Bon, le voilà près de mon parrain; tiens, il n'ose pas s'asseoir!... Ah bien! pour un garçon, il est joliment timide, par exemple!

L'ADJUDANT (entrant). Comment, morbleu! personne au quartier-général!

LAURETTE (se tournant vivement). Ah! mon Dieu!... Qu'est-ce que vous demandez donc, monsieur l'officier?

L'ADJUDANT. Oh! oh! je n'avais pas vu ce petit conscrit-là.

LAURETTE. Eh bien ! est-ce que vous ne savez plus ce que vous voulez ?

L'ADJUDANT. Eh ! ma foi...

AIR du Premier prix.

Pourquoi chercherais-je à le taire,
Parbleu ! je dois en convenir :
Je viens ici pour une affaire
Dont je ne puis me souvenir.
Si ma mémoire est infidèle
Excusez-moi, car, entre nous,
Lorsque l'on vous a vu, la belle,
On ne doit plus penser qu'à vous.

LAURETTE (à part). Eh ! la vieille moustache est galante. (Haut.) Vous êtes bien honnête... mais cependant...

L'ADJUDANT. J'y suis... Je venais parler au chef d'escadron de Ver-court, qui loge dans cette maison.

LAURETTE (lui désignant la porte à gauche du spectateur). Monsieur Ernest?... voilà son appartement ; mais je ne crois pas qu'il soit encore levé.

L'ADJUDANT. A midi ! Il n'a donc pas entendu le boute-selle ? — Attendez, attendez, je vais le réveiller, moi... (frappant à la porte avec son sabre.) À cheval, commandant, à cheval.

ERNEST (dans la coulisse). Qui va là ?

L'ADJUDANT. France et manœuvre.

SCÈNE II.

LES MÊMES, ERNEST en petit uniforme de chasseurs à cheval.

ERNEST (sortant de sa chambre). Comment, c'est toi, mon vieux camarade ? Qui diantre t'amène de si bonne heure ?

L'ADJUDANT. Commandant, l'escadron est en bataille, et n'attend que vous pour passer l'inspection. Vous savez que c'est ce matin...

ERNEST (achevant de se boutonner). Tu as parbleu, raison !... Ce diable de Champagne que monsieur Berval, mon digne hôte, nous a versé hier soir, m'a si bien fait dormir, que je l'avais totalement oublié... Ah ! dis-moi donc, il n'est venu de Paris aucune dépêche pour moi ?...

L'ADJUDANT. Non, commandant ; mais c'est aujourd'hui le jour des courriers, et si vous attendez quelque lettre...

ERNEST (à part). Pourvu que le ministre daigne m'accorder ma demande !... Je serais si heureux, que ce fut à mes sollicitations que le père de Pauline... (haut.) Allons, allons partons vite.

LAURETTE. Comment, monsieur Ernest, sans me dire seulement bonjour ?

ERNEST (revenant à elle). Eh ! c'est la gentille Laurette ! Eh ! bien, conçoit-on ma distraction ? J'allais sortir sans lui dire un mot, sans l'embrasser !... (à l'adjudant) Tu permets, mon vieux ?... (Il embrasse Laurette.)

L'ADJUDANT. Faites, mon commandant, faites.

ERNEST.

AIR nouveau de M. Béaucourt.

J'en conviendrai, du fond de l'âme,
Sans être superstitieux,
Au tendre baiser d'une femme
J'attache un pouvoir merveilleux.
Quand cette faveur m'est donnée
Le matin, par un jeune cœur,

Je ne sais, mais pour la journée
Je suis sûr d'avoir du bonheur.

LAURETTE. Fi ! l'inconstant, qui fait la cour à ma maîtresse, et qui m'embrasse.

ERNEST. Eh ! c'est parbleu bien pour cela ! Si tu n'appartenais à l'adorable Pauline, est-ce que tu crois... Ce que je viens de faire n'est qu'à son intention, parole d'honneur !

L'ADJUDANT. Commandant, le temps passe...

ERNEST. Bien vite auprès d'une jolie fille, n'est-ce pas ? (à Laurette) Ah ! ça, dis-moi, crois-tu que ta belle maîtresse finisse pas m'aimer?... C'est qu'il faudrait qu'elle se dépêchât, d'abord ; parce que d'un moment à l'autre nous pouvons changer de garnison... Ce ministre de la guerre n'a pas plus pitié du sentiment!... Voilà ce qui est terrible!... Nous autres, militaires, nous arrivons dans une ville ; nous attaquons un cœur, et quand nous sommes sur le point d'emporter la place, crac, un ordre survient, il nous faut lever le siège, et c'est un habitant à poste fixe, qui achève l'ouvrage que nous avions commencé.

L'ADJUDANT. Mon commandant, l'escadron s'impatiente...

ERNEST. Parce qu'il n'est pas amoureux. Ma chère Laurette, tu m'es dévouée, n'est-ce pas ? Eh ! bien, plaide ma cause auprès de l'aimable Pauline, prie, conjure, peins-lui... mon délire, mon désespoir ; dis-lui que je n'attends qu'un mot d'elle pour me déclarer à son père, et si je réussis, compte sur ma reconnaissance...

L'ADJUDANT. Ah ! ça, mais, mon commandant...

ERNEST.

AIR de la Tancrède (contre-danse).

Oui, je pars aussitôt,
Car le devoir me presse,
Oui, je pars aussitôt,
Mais je reviens bientôt.

(A Laurette.) Toi, ma déesse,
Sers-moi bien en ce jour ;

A ta maîtresse
Parle de mon amour ;
Mais la trompette

Ici près me répète :
Malgré tant d'appas,
Songes bien, hélas !
Que Mars t'attend là-bas...

(Ensemble) : **ERNEST.** Oui, je pars aussitôt, etc.

L'ADJUDANT et **LAURETTE.**

Partez donc aussitôt,
Car le devoir vous presse,
Partez donc aussitôt,
Et revenez bientôt. (Ernest et l'adjudant sortent.)

SCÈNE III.

LAURETTE (seule).

Eh ! bien, c'est ça, je m'en vas parler pour son compte : et M. Edmond, qu'est-ce qui dirait, lui, qui soupire en silence depuis au moins deux ans ! Pauvre jeune homme ! il est si intéressant ! Dire qu'il n'a jamais eu ni père ni mère... Et c'est que ça ne l'empêche pas d'être un fameux avocat ; on dit qu'il gagne toutes ses causes... Aussi faut voir comme ce brave M. Durand en est fier ! C'est moi que je l'ai élevé, qu'il dit, c'est moi que je l'ai fait instruire, et ça, c'est vrai qu'il lui fait fameusement d'honneur!... Quelle jolie petite paire de mariés ça ferait, lui et mam'selle!... Si toutefois pourtant, c'est lui qu'elle

aime; car c'est bien la jeune fille la plus froide, la plus impénétrable... Ce qui me semble drôle, c'est que lui, il ait attendu si long-temps pour se déclarer : monsieur Ernest, qui ne connaît mon parrain que depuis quinze jours, est presque aussi avancé que lui; c'est qu'en voilà un qui n'est pas honteux, et, que si on le laissait faire, qu'irait vite en besogne!... Eh! ben vrai, il a beau être bien gentil et m'embrasser toujours, je préfère encore monsieur Edmond, qui est moins bien et qui ne m'embrasse jamais, rien qu'à cause de ses manières... romantiques; j'aime un homme qui a l'air langoureux, moi...

AIR : Moi, ces bijoux-là.

J'suis seule en c'moment,
Je puis bien être sincère ;
J'crois que l'sentiment
En amour est nécessaire ;
Lorsque l'on cherche à me plaire ,
J'n'suis jamais en colère ,
Si je vois dans un amant
Un p'ti brin de sentiment ;
Et quoiq' d'un' vertu farouche
Toujours un amant me touche
S'il parl' sentimental'ment ,
Car j'suis pour le sentiment ,
Oui, je suis pour le sentiment (bis).
J'vois des femmes rire
D'un tendre martyr ,
Moi, qu'un homm' soupire
V'là d'quoi m'désoler ;
Et si la tendresse
Cause sa tristesse ,
Malgré moi sans cesse ,
J'voudrais l'consoler...
Je conçois pourtant
Que c'est imprudent...
J'suis seule en c'moment, etc.

mais...

(Regardant de nouveau par le trou de la serrure.)

Je n'entends rien, je ne vois rien non plus, monsieur Edmond me tourne le dos... Pourvu que je ne me sois pas trompée, et que cet entretien soit bien au sujet...

SCÈNE IV.

LAURETTE, PHILIPPIN.

PHILIPPIN (entrant). Bonjour Laurette, bonjour mon enfant.

LAURETTE (à part). Ah ! voilà ce maudit receveur particulier !... Il n'a pas les yeux langoureux, lui, mais en revanche il a un air gogue-nard qui fait que je le haï !...

PHILIPPIN (galment). Friponne, tu es plus jolie ce matin que jamais ; et moi, ai-je bonne figure ?

LAURETTE (à part). Dieu ! qu'il est laid ! (Philippin voulant l'embrasser, elle le repousse.) Laissez-moi donc, monsieur Philippin.

PHILIPPIN. Ces villageoises vous ont des manières...

AIR de l'Écu de six francs.

Il faut être moins incivile ,
Et surtout ne pas oublier
Que Philippin est de la ville ,
Le receveur particulier. (bis.)
Mon rang, d'après les ordonnances ,
T'impose un respect peu commun ,
Car enfin, ici, je suis un
Petit ministre des finances. } bis.

LAURETTE. Qu'est-ce que ça me fait à moi ; ce n'est pas une raison pour que vous m'embrassiez... (à part) Voyez-vous sa vilaine joue venir se frotter sur la mienne.

PHILIPPIN. Allons, voyons, faisons la paix, et dis-moi où est ton maître.

LAURETTE. Mon parrain, vous voulez dire?... Dans son cabinet ; mais vous ne pouvez pas entrer ; il est en affaire.

PHILIPPIN. En affaire, pour moi ? Allons donc, tu veux rire ; il n'y en a pas de plus pressée que celle qui m'amène.

LAURETTE. Voyez-vous ça?... même s'il s'agissait d'une demande en mariage, n'est-ce pas ?

PHILIPPIN (très-vivement). Que dis-tu, la main de mademoiselle Pauline... (Se remettant). Et quel est donc celui...

LAURETTE. Comment, vous qui êtes si malin, vous ne devinez pas!... C'est M. Edmond.

PHILIPPIN (à part). Edmond ! j'en étais sûr.

LAURETTE (malicieusement.) Tiens, cette nouvelle-là ne paraît pas vous faire plaisir.

PHILIPPIN (se contraignant). Par exemple ! et pourquoi veux-tu que cela ne m'en fasse pas ?

LAURETTE (en confidence). Il y a déjà long-temps qu'ils sont là tous les deux, voyez-vous, et moi, j'attends qu'ils sortent pour tâcher de savoir au juste... (On entend le bruit d'une sonnette.) Là, voilà mademoiselle qui m'appelle à présent ; est-ce contrariant, je ne pourrai rien apprendre?... (On sonne de nouveau.) Dites donc, monsieur Philippin, restez-là, je vais revenir, et si vous savez quelque chose, vous me le direz, n'est-ce pas ? (Elle sort.)

SCÈNE V.

PHILIPPIN, seul.

Voilà ce que je craignais!... Et cependant, tout espoir est-il donc perdu?... Voyons, Philippin, examine froidement les choses : Pauline, jeune, riche et jolie, est entourée d'une foule d'adorateurs dont tu fais partie, mais excepté l'avocat Edmond, et le chef d'escadron de Vercourt, tous les autres prétendants s'éloignent dès que tu te seras déclaré, c'est un fait certain. Edmond est d'un mérite reconnu, mais, quoique M. Berval soit l'homme du monde qui ait le moins de préjugés, est-il probable, que lui, le propriétaire le plus considéré du pays, consente à donner sa fille à... un orphelin sans nom, car enfin, il n'a pas de nom... Quant au militaire, c'est différent, il en a un, et un fort beau. A la vérité, on ne le connaît ici que depuis peu de jours, et d'ailleurs, en annonçant à mon tour mes prétentions à M. Berval, n'aurai-je pas à lui rappeler que pour servir ses desirs les plus chers, c'est moi qui ai fait signer à tous les notables de l'arrondissement, cette pétition par laquelle nous demandons au ministre qu'il soit nommé à la sous-préfecture vacante de Béziers ? De quoi m'inquiéterai-je donc ? Il me semble que tout cela ne va pas trop mal ; et si, pour me débarrasser plus sûrement encore de mes rivaux, j'arrangeais... une petite querelle entre eux, par exemple... Oui, ce moyen serait infailible : le plus léger scandale dans lequel figurerait le nom de sa fille, et je suis certain que, si avancé qu'il puisse être... Je suis ravi d'avoir trouvé cela, j'y repenserai... On vient, c'est le père adoptif d'Edmond, tâchons de le faire jaser un peu, et tenons-nous prêt à agir s'il est nécessaire.

SCÈNE VI.

PHILIPPIN, DURAND. (Durand entre en chantonnant un vieux refrain de l'empire.)

PHILIPPIN (l'interrompant.) Assez, assez, mon bon monsieur Durand...

cé fameux chœur est devenu d'un commun !... Il y a dix ans que cela ne se chante plus.

DURAND. Dix ans !... c'est drôle, il n'y a pas huit jours qu'un orgué de Barbarie me l'a appris, et ça m'a paru si gentil que depuis ce moment-là, je suis toujours à chanter : Tra, là, là, là, là...

PHILIPPIN. Assez, vous dis-je, il est du plus mauvais genre de fredonner cela à présent.

DURAND. Ah ! dame, écoutez donc, je ne sais pas ce que c'est que votre genre, moi ; je dis, je chante et je pense ce qui me fait plaisir sans m'inquiéter...

PHILIPPIN. Et voilà justement ce qu'il ne faut pas, mon cher : Je suis loin de vouloir vous faire de la peine, mais vous devez pourtant concevoir qu'un homme que monsieur Berval admet dans sa société intime...

DURAND. Eh ! bien, où voulez-vous en venir ?... parbleu, si monsieur Berval me reçoit et me montre de l'amitié, je lui rends la pareille, ça fait quille... et puis, après tout, c'est parce qu'il a reconnu que je suis un bon voisin, que mon humeur lui plaît, et qu'il sait aussi que jamais il n'y a eu rien à dire sur mon compte, au moins !...

PHILIPPIN. Oh ! je pense absolument comme lui !... Je voulais uniquement vous faire comprendre que vous oubliez peut-être un peu trop souvent ce que vous avez été jadis.

DURAND (vivement). C'est faux ! oublier ce que j'étais ! oh ! que non ; il n'y a pas de sots métiers, monsieur Philippin, il n'y a que de sottes gens, entendez-vous ?

AIR : Un homme pour faire un tableau.

J'sais qu'autrefois j'fus menuisier,
Et je m'en fais honneur et gloire,
Pourquoi voudrais-je l'oublier
Et chercher à m'en faire accroire ?
Je ne suis pas noble, et ne puis
Vous dire que c'est mon affaire ;
Mais quoiqu' menuisier, p'têtr' que j'suis
Du bois dont on pourrait les faire.

Et certes, il y a vingt-cinq ans lorsque j'avais la pratique du château de Versailles en 1793, tout le monde aurait pu vous dire...

PHILIPPIN. Que vous étiez un brave et digne homme, je le sais, et votre conduite envers les parents de monsieur Edmond...

DURAND. Ah ! quant à ceux-là, c'est autre chose.

AIR : Dans un castel, dame de haut lignage.

En d'autres cas, p't'être aurais-j' pu leur nuire,
Car, à coup sûr, je n'pensais pas comme eux ;
Mais ils fuyaient, la loi v'nait d'les proscrire,
Ils m'imploreraient, ils étaient malheureux.
Plus d'un, je l'sais, dans son zél' pour la France,
En les livrant, d'leur sang eût touché l'prix...
Moi, j'les sauvai... sûr, en ma conscience,
Qu'par un' lâché'té l'on n'sert pas son pays. } BIS.

PHILIPPIN. Ah ! c'est un beau trait ! mais vous avez été bien récompensé : ce cher monsieur Edmond, quel sujet, et quel attachement il vous porte !

DURAND. Ah ! ça, c'est vrai qu'il m'aime ?... (regardant machinalement du côté du cabinet de monsieur Berval.) Aussi, je prends une part à tout ce qui l'intéresse !

PHILIPPIN. Oui, oui, je conçois ; ainsi, par exemple, la démarche qu'il fait en ce moment auprès de monsieur Berval...

DURAND. Comment, vous savez !... c'est singulier, je croyais qu'il n'avait confié ça qu'à moi... Dites donc, n'allez pas ébruiter... ça n'aurait qu'à ne pas réussir...

PHILIPPIN. Soyez donc tranquille... Et, tenez, le voici justement... vous allez savoir à quoi vous en tenir.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, EDMOND.

DURAND (à part). Comme il a l'air triste... (allant à lui.) Eh ! bien, mon Edmond, quelle nouvelle ?

EDMOND. C'est vous, mon digne ami ! apprenez... (apercevant Philippin.) Mais nous ne sommes pas seuls.

PHILIPPIN. Je vous gêne, n'est-ce pas ?

DURAND (avec embarras). Non, non, pas du tout, monsieur Philippin, au contraire.

PHILIPPIN. Si fait, si fait, cela se voit tout de suite ; vous avez un air... mais c'est bien naturel ; on a des petits secrets qui ne regardent personne... Eh ! mon Dieu ! est-ce que je ne connais pas ça.

EDMOND. Nous allons nous retirer.

PHILIPPIN. Du tout, je ne le souffrirai pas ; est-ce que je n'ai pas affaire aussi avec monsieur Berval ; le motif de ce grand dîner, de cette fête qu'il donne aujourd'hui, est-ce que ce n'est pas aussi un secret entre lui et moi ?... Causez, causez, je vous laisse. (à part en sortant) Il n'a pas l'air content ; ça va bien... ça va bien... (Il entre dans le cabinet de monsieur Berval).

SCÈNE VIII.

DURAND, EDMOND.

DURAND (vivement). Maintenant qu'il est parti, hâte-toi de m'ap-prendre...

EDMOND. Calmez-vous, mon ami ; monsieur Berval m'a parfaitement accueilli, et ma demande n'aurait souffert aucune difficulté sans une condition que je ne puis trouver injuste, mais que je crains bien, hélas ! de ne pouvoir remplir !

DURAND (avec surprise.) Et laquelle ?

EDMOND. Edmond, vient-il de me dire, je ne vous cacherais pas que c'est avec plaisir qu'après avoir consulté ma Pauline, j'accueillerai votre demande si, dans un entretien que je veux avoir avec monsieur Durand, il lui est possible de me donner sur votre famille des renseignements tels que je les désire.

DURAND. Des renseignements... Eh ! bien, il s'adressera bien, ma foi !

EDMOND. Cruelle position ! Quoi, depuis vingt-cinq ans, vous n'avez eu aucun indice, aucune nouvelle...

DURAND. Mon Dieu, non ; aussi voyant que ni père ni mère ne venaient te réclamer, j'ai cru qu'ils étaient morts, et ayant vendu mon fonds, dix ou douze ans après, j'ai quitté Versailles, pour me retirer ici, où j'avais un peu de bien.

EDMOND (avec chagrin). Ah ! Durand ! comment avez-vous pu les laisser partir sans exiger d'eux des explications qui pouvaient un jour m'être si nécessaires !

DURAND. Parbleu ! j'aurais bien voulu t'y voir, quand ils vinrent te confier à moi, en me disant : Brave homme, nous avons deux fils : l'aîné va partager nos périls, mais cet autre... c'était toi, tu avais trois ans... cet autre est trop jeune pour nous suivre ; et cependant, il nous faut fuir, car nous sommes proscrits ; ayez pitié de lui, adoptez-le jusqu'à des temps meilleurs, et prenez avec ces bijoux qui le feront reconnaître, cet or qui doit suffire à son éducation... Fallait-il

alors les accabler de questions, quand la mort était sur leurs têtes ? quand un instant perdu pouvait les conduire au supplice?... Ah ! Edmond, je ne pensais pas qu'un pareil reproche pût m'être fait par toi !

EDMOND (attendri et le serrant dans ses bras). Pardon, mon généreux ami... mais il est si affreux de se dire : jamais je ne connaîtrai les auteurs de mes jours ; le ciel m'a donné un frère, et jamais ma main ne pourra presser la sienne... et si vous saviez combien me rend malheureux cet amour qui s'est emparé de mon âme ! hélas ! c'est lui qui pour la première fois m'a fait apercevoir que je n'ai pas de famille ; oh ! mais, pardon, pardon, car malgré ma douleur, je ne suis pas ingrat envers vous.

DURAND. Ingrat, toi?... Veux-tu bien ne pas dire de ces mots-là ; il semblerait que tu me dois quelque chose. Pauvre garçon, je ne conçois que trop ton chagrin ; car, malgré tout l'attachement que je te porte, je ne suis toujours pas ton père !

EDMOND (vivement). Que dites-vous !

AIR d'Aristippe.

Quand vous avez protégé mon enfance,
Quand, grâce à vous, mes jours sont illustrés ;
À mon amour, à ma reconnaissance
N'avez-vous pas acquis des droits sacrés ? (BIS.)
Vos tendres soins, votre amitié sincère,
Sont gravés là pour jamais dans mon cœur ;
Un bienfaiteur est souvent plus qu'un père...
Et vous êtes mon bienfaiteur.

DURAND (tout ému). Je suis ton bienfaiteur, moi?... par exemple !... je t'ai élevé, j'ai veillé sur toi, je t'ai fait donner une éducation et des talents que je n'ai pas, c'est vrai, mais tout ça n'est pas suffisant, puisque tu n'es pas heureux... Aussi, où diable vas-tu t'aviser de devenir épris d'une demoiselle du grand monde !... Si tu avais tout bonnement placé ton amour dans une condition plus simple, les difficultés qu'on te fait ne se présenteraient pas aujourd'hui. Enfin, nous essaierons de les aplanir... nous ferons des démarches... je ne sais pas trop lesquelles, mais si nous ne réussissons pas, sois tranquille ; j'ai depuis long-temps un projet... tu ne seras pas orphelin pour ça.

EDMOND (vivement). Que dites-vous ? Ah ! parlez ; par quel moyen...

DURAND. Dame, un bien simple : qu'est-ce qu'on trouve qui te manque ? un nom, v'là tout... Eh ! bien, j'en ai un, moi ; un qui n'est pas bien brillant, mais enfin, vaudrait mieux celui-là que pas du tout.

EDMOND (avec joie). Votre nom ! je vous devrais encore ce bienfait... oh ! merci, merci cent fois, mon ami ! mon père !

DURAND (de même). Tu consentirais, n'est-ce pas ?... Oh ! tu es un brave et bon jeune homme de causer autant de joie à ton vieil ami !... peut-être, et il faut l'espérer, n'auras-tu pas besoin que je te rende ce petit service, mais c'est égal, je sais maintenant que tu l'accepterais ; et rien que ça, vois-tu, me rend si fier ! si heureux !... Tiens, vois plutôt, j'en pleure, j'en suffoque de plaisir !... (Ils s'embrassent, puis voyant s'ouvrir la porte du cabinet de M. Berval). Mais on vient, trêve de sentiment ; M. Philippin trouverait que c'est mauvais genre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, M. BERAL, PHILIPPIN.

M. BERAL. Bonjour, mon cher M. Durand, je suis enchanté que vous soyiez venu d'aussi bonne heure ; car, non seulement, j'ai à causer avec vous, mais, connaissant votre goût et votre complaisance, j'allais vous faire prier de venir inspecter un peu les préparatifs que j'ai fait faire dans le jardin.

DURAND. Avec grand plaisir, M. Berval : c'est pour votre fête de ce soir?... Il faut se dépêcher alors.

M. BERVAL. Oh ! tout est presque achevé, il vous suffira d'un coup-d'œil... vous, M. Philippin, à tantôt, et vous aussi, mon cher Edmond.

PHILIPPIN (à part). Ce diable d'homme est d'une discrétion... Je n'ai pu rien savoir (designant Edmond). Dirigeons nos batteries sur celui-ci...

DURAND (bas à Edmond). Ne quitte pas le jardin : Je te dirai tout-à-l'heure le résultat de notre conversation. (Edmond salue et sort. Philippin le suit.)

SCÈNE X.

M. BERVAL, DURAND.

M. BERVAL. Nous sommes seuls, profitons de ce moment, et causons un peu d'affaire.

DURAND (à part). Nous y voilà.

M. BERVAL. J'ai gagné dans le commerce vingt-cinq mille livres de rente. Le jour où je marierai ma Pauline, je lui en donne la moitié; vous voyez que je pourrais rêver pour elle une brillante alliance; mais le caractère, la conduite et les talents sont aussi à mes yeux une fortune, et sous ce rapport, Edmond me semble assez riche pour que je n'hésite pas à l'accepter pour gendre.

DURAND. Eh bien ! qu'est-ce qu'il me disait donc, lui ? ne s'est-il pas imaginé que, parce qu'il ne connaît ni son père ni sa mère, c'était une raison pour que vous le refusiez ? comme si un homme de votre trempe pouvait avoir la simplicité de tenir à ces bagatelles-là.

M. BERVAL. Il avait tort, et vous m'avez mieux jugé, vous, M. Durand : un autre motif m'a dicté la condition que j'ai mise à l'accomplissement de ses desirs.

DURAND. Ah ! oui ; l'entretien que vous vouliez avoir avec moi au sujet de ses parents, n'est-ce pas ? Eh ! bien, voyons, causons-en, et pourvu que vous ne me demandiez ni leur nom, ni ce qu'ils faisaient...

M. BERVAL. Il est pourtant nécessaire que vous m'éclairiez au moins sur ce dernier point; car, enfin, il se pourrait qu'Edmond les retrouvât, et quand on s'allie à une famille...

DURAND (vivement). Oh ! oh ! soyez tranquille, c'était des gens comme il faut, allez !

M. BERVAL (de même et avec inquiétude). Ah ! vous croyez...

DURAND. Ça toujours été mon opinion ; et tenez, je me souviens surtout de sa mère... une belle grande femme... coiffée en poudre... et des manières ! un langage !... je parie que je la reconnaitrais ; et d'ailleurs, une autre chose dont je vous fais juge vous-même : cette somme, laissée entre mes mains pour l'éducation de l'enfant ; plus de sept mille francs en or, à une époque où les petits écus étaient si rares... et puis le moment, les circonstances... vous savez bien que ce n'étaient pas les gens obscurs qui avaient besoin d'émigrer ; c'était ce qu'on appelait les ci-devants, les marquis, les gros bonnets, enfin.

M. BERVAL (vivement). Il serait noble !

DURAND (en confidence). Ma foi !... vis-à-vis de lui je ne voudrais pas avoir l'air de le croire, parce que, pendant assez long-temps, c't'idée-là ne lui avait que trop tourné la tête, mais entre nous...

M. BERVAL. Noble !.. voilà quelle était ma crainte, mais je cherchais à m'abuser, j'espérais... maintenant je suis de votre avis, cela est certain, et il me faut renoncer à mes projets, car une alliance entre nous est désormais impossible.

DURAND (vivement surpris). Hein ? qu'est-ce que vous dites donc ?

(à part) Eh bien ! en voulant parler pour lui , j'aurais fortinettement arrangé ses affaires !...

M. Berval. Ecoutez-moi, M. Durand : J'avais une sœur que j'aimais avec tendresse. Veuve à vingt-deux ans de celui qui avait été non seulement mon associé, mais encore mon ami, sa fortune, qui était égale à la mienne, lui valut l'honneur de fixer les regards d'un de ces hommes qui croient qu'un titre les place tellement au-dessus des autres, que tout ce qui les entoure doit ramper devant eux. Ma sœur eut la faiblesse de lui donner sa main. Pauvre femme ! non seulement il dissipa sa fortune, mais elle fut encore abandonnée, méprisée, sacrifiée à l'orgueil de celui qu'elle avait enrichi. Enfin , dévorée d'humiliations et de chagrins , je la perdis : alors ma douleur éclata en justes reproches contre le misérable , que , pour elle, j'avais jusqu'à ménagé. Une querelle s'engagea entre nous. L'infâme ! il m'insultait publiquement, et refusait de m'en rendre raison, sous le prétexte que ma naissance ne valait pas la sienne !... il fallait le souffleter pour qu'il consentit à se battre... il se battit, et je le tuai.

DURAND (vivement). Qu'entends-je !... ah ! c'est affreux !

M. Berval. Oh ! oui, c'est affreux ; car, quoiqu'elle fût légitime, j'ai bien des fois déploré le succès de ma vengeance ! Jugez maintenant si , manquant au serment que j'ai fait, je puis exposer ma fille au même sort qu'a éprouvé ma sœur ?... Edmond, roturier, je me serais fait une joie de l'appeler mon fils ; Edmond noble, ne doit plus penser à s'allier à moi.

DURAND. Dame, vous avez raison ; j'en ferais autant.

M. Berval. Chargez-vous donc de lui faire part de cette résolution.

DURAND (reprenant sa bonne humeur). Non pas ; je m'en garderai bien.

M. Berval. Comment ?...

DURAND. Parce que c'est inutile ; si vous saviez ce que je lui ai offert, et qu'il a accepté, là, tout à l'heure... venez, venez, je vais vous conter ça plus au long, et vous serez content, c'est moi qui vous le dis. (Ils entrent dans le cabinet de gauche.)

SCÈNE XI.

EDMOND seul.

(Entrant en scène avec agitation). Oh ! non, c'est impossible ; monsieur Philippin se trompe ; je ne me suis jamais aperçu que cet Ernest de Vercourt ; mais si fait, cependant ; ses galanteries, son air constamment empressé... hier encore, au sortir de table, ne l'a-t-il pas suivie au jardin, n'a-t-il pas même causé fort long-temps avec elle ?... Ah ! j'ignorais ce que c'était que la jalousie, mais cette fatale confidence... (Apercevant Ernest qui paraît au fond.) Le voici ; il faut que je sache...

SCÈNE XII.

EDMOND, ERNEST, puis ensuite PAULINE.

ERNEST (sans voir Edmond.) En vérité, c'est charmant ! un bal, des préparatifs de fête... Voilà la plus jolie ville de garnison !... (se tournant vers Edmond.) Eh ! c'est notre jeune avocat ! Parbleu, mon cher, je pensais à vous ce matin ; oui, je faisais en m'éveillant un rapprochement assez singulier entre nos deux états.

AIR du Verre.

Nous nous ressemblons, en honneur,
 Bien que jouant différents rôles,
 Rien ne résiste à ma valeur,
 Rien ne résiste à vos paroles.
 Nos moyens de succès, pourtant,
 Diffèrent avec la casaque,

Car vous gagnez en défendant,
Et moi je gagne quand j'attaque.

Mais qu'avez-vous donc? comme vous voilà sérieux... (Plus gaiement). Que diantre, mon cher, vous n'êtes pas au tribunal, il y a temps pour tout. Comment, une foule de jolies femmes va, dans une heure, se disputer nos hommages; la table et la danse vont provoquer ici l'allégresse, et vous serez aussi triste que de coutume? Vous apporterez à cette fête la physionomie d'un plaideur qui a perdu son procès, ou d'un amoureux que sa maîtresse congédie.

EDMOND (avec impatience). Monsieur...

ERNEST (sans l'écouter). Tenez, c'est comme hier, tandis qu'on sablait joyeusement ce délicieux Champagne, dont monsieur Berval fait si bien les honneurs, vous étiez d'un flegme!... Oh! mais, je suis trop votre ami pour ne pas me moquer de vous jusqu'à ce que je vous aie corrigé; et dès aujourd'hui, j'entreprends votre conversion. Vous danserez, vous serez gai, ou vous direz pourquoi; et alors vous verrez comme les femmes vous trouveront aimable!... Il n'y a que les étourdis pour se faire adorer.

EDMOND (avec ironie). Et c'est de cette opinion qu'est née sans doute la si grande confiance que vous paraissez avoir en vous-même? Vous vous flattez peut-être de plaire à toutes sans exception?

ERNEST. Mais, oui, parbleu!... Seulement plus ou moins...

EDMOND (avec une intention bien marquée). J'espère pourtant qu'il en est un...

ERNEST (d'un ton moqueur). Comment, vous seriez amoureux?... Allons donc, ce n'est pas possible!

EDMOND (piqué). Cela est, cependant, monsieur; et quand j'ajouterai qu'il s'agit de mademoiselle Pauline, et que son père connaît mes désirs, j'augure assez bien de votre franchise pour espérer que vous ne refuserez pas de m'apprendre si vous l'avez rangée dans la catégorie de celles à qui vous voulez plaire, ou bien de celles qui vous adorent?

ERNEST (étonné). Voilà une singulière question, par exemple!

EDMOND (plus vivement). Oh! il faut y répondre; car, je vous le répète, monsieur, j'aime mademoiselle Berval, et je ne saurais pas plus endurer qu'on la compromit, que souffrir la rivalité de personne.

ERNEST. Ah! ça, voyons, entendons-nous; tout à l'heure je vous raillais, je l'avoue; si c'est maintenant votre tour, cela est juste, et je n'ai rien à dire; mais si nous ne plaisantons plus...

EDMOND. Non, monsieur...

ERNEST. Bien, bien, alors c'est différent... et puisque vous tenez tant à connaître ma pensée, je vous avouerai, non pas que je suis sûr d'être aimé de la charmante Pauline, parce que, cela fût-il, une pareille confiance serait indigne d'un galant homme, mais que j'éprouve pour elle absolument les mêmes sentiments qu'elle vous a inspirés; et enfin que je ne sais personne qui le mérite mieux que moi, non plus qu'aucun obstacle qui puisse m'empêcher de lui adresser mes vœux.

EDMOND (s'échauffant). Il en est un, cependant, qu'il vous faudra renverser pour obtenir sa main.

PAULINE (paraissant au fond et les écoutant). Ah! mon Dieu! est-ce qu'ils se querellent!...

ERNEST (à Edmond). Oh! oh! une partie d'honneur! Un homme de loi!

MUSÉE DRAMATIQUE.

EDMOND. AIR : Soldat français né d'obscurs laboureurs (de Gerrick.)

Il vous surprend que moi, simple avocat,
J'ose exciter votre humeur martiale;
Vous souriez d'un semblable combat,
Tant vous croyez la partie inégale.
Oui, j'en conviens, la plume est mieux mon lot;
Mais, quand par vous mon ardeur est trompée,
Je puis vous prouver, et bientôt,
Que ma main sait, quand il le faut,
Se servir aussi d'une épée.

ERNEST. Eh! bien, soit; touchez-là... (Tous deux se prennent la main, puis apercevant Pauline qui vient de paraître tout à coup. ensemble) : Ciel! mademoiselle Pauline!

PAULINE (cherchant à cacher l'émotion qu'elle éprouve.) Pardon, messieurs; je ne trouble pas, j'espère, un bien grave entre-tien?

EDMOND (à part). Elle n'a rien entendu!

ERNEST (à Pauline). Point du tout, mademoiselle; nous causions... de votre bal; et ce cher Edmond refusait de tenir le pari que je voulais lui faire, de danser au moins vingt contredanses. (Bas à Edmond.) Vos armes?

EDMOND (de même). L'épée...

PAULINE (qui vient de les entendre, à part). Un duel! Ah! si mon père... (haut, et pour déguiser l'émotion qu'elle éprouve.) Je cherchais Laurette...

ERNEST. Sans doute, pour, de concert avec elle, augmenter par quelques atours vos moyens de séduction?... Cependant plus de toilette ne peut rien ajouter à vos grâces, et c'est priver les autres de l'unique ressource qu'elles avaient de soutenir une comparaison déjà bien dangereuse.

EDMOND. Nous bénissons le hasard qui nous procure le bonheur de vous voir, mademoiselle, car, perdus que nous serons bientôt, au milieu de tous ceux qui aspirent à vous plaire, il nous sera impossible de vous adresser nos compliments et nos hommages.

ERNEST (bas à Edmond). Le lieu et l'heure?

EDMOND (de même). Après le dessert, dans la grande allée au bout du parc.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, LAURETTE.

LAURETTE (accourant). Mademoiselle Pauline! Mademoiselle... Ah! je vous trouve enfin; du monde qui arrive, et! vous qui n'êtes pas prête.

PAULINE (à part). Ah! mon Dieu, les laisser ensemble! Que faire?... Ah! monsieur Philippin... je pourrai par lui... (haut). Viens m'habiller, Laurette... (Saluant). Messieurs...

ERNEST. Et moi, je vais en faire autant. Un grand dîner et un bal, diable!... c'est qu'il faut avoir la grande tenue! (saluant.) Mademoiselle... Au revoir, mon cher Edmond... (Lui prenant la main.) Je ne me ferai pas attendre. (Pauline et Laurette sortent par le fond, à gauche. Ernest rentre dans son appartement)

SCÈNE XIV.

EDMOND, DURAND (Ce dernier entre en remettant son habit.)

DURAND. Là, voilà qui est fait; ça n'a pas été long, comme tu vois: c'est fort bien, fort bien; et je suis sûr qu'aux lumières... Eh! bien, tu ne m'écoutes pas, qu'est-ce que tu as donc? Je te trouve un air tout drôle. Est-ce à cause de ce qu'a dit ce matin M. Berval?... Al-lons, allons, tranquillise-toi, tout ça se civilisera...

EDMOND (vivement agité). Ne l'espérez pas, un autre obstacle...

DURAND. Voilà qui est fort!... Voyons, voyons, explique-toi.

EDMOND. Je ne le puis!

DURAND. Hein!... de quoi s'agit-il donc?... Tu as un nouveau chagrin, et tu ne veux pas me le dire? à moi, ton ami, ton père; moi, qui me ferais casser jambes et bras pour toi.

EDMOND. Mon ami!...

DURAND. Il ne s'agit pas de ça, c'est parler qu'il faut, et tout de suite.

EDMOND (hésitant.). Eh! bien... apprenez donc que ce jeune officier qui loge ici... Il est mon rival.

DURAND. Bah! qui est-ce qui t'a dit ça?

EDMOND. Monsieur Philippin, qui, pénétré d'intérêt pour moi...

DURAND. Joli intérêt, Te monter la tête, te rendre jaloux à présent!... monsieur Philippin!... Il ne fallait pas le croire; je n'aime pas cet homme-là, moi; son ton me déplaît, et je lui trouve l'air méchant.

EDMOND. Ah! il disait vrai, car je l'ai vu, cet Ernest; je l'ai contraint à me répondre, et il est convenu...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, PHILIPPIN.

PHILIPPIN (accourant, à Edmond). Ah! vous voilà, mon cher, qu'est-ce que je viens donc d'apprendre; est-il vrai que nous battons?

DURAND (très-vivement). Comment, que dites-vous... se battre!...

PHILIPPIN. Eh! sans doute; vous concevez bien qu'un militaire ne badine pas... (A Edmond.) Fou que vous êtes, allez! Parce que par amitié j'ai eu l'imprudence de vous communiquer quelques soupçons, peut-être fort insignifiants.

DURAND. Eh! corbleu! il fallait alors vous taire!... (A Edmond.) Tu dois te battre, et tu me le cachais... Ah! Edmond, c'est mal, très mal!

EDMOND. Ne m'en veuillez pas, mon ami, je craignais de vous affliger, et... comme d'ailleurs l'instant de ce duel n'est pas encore fixé... (A Philippin.) Mais qui a pu vous instruire...

PHILIPPIN. C'est mademoiselle Pauline; elle a entendu votre querelle.

EDMOND (vivement). Pauline!

PHILIPPIN (continuant). Et elle vient de me prier d'empêcher, s'il se peut...

EDMOND (l'interrompant). Non, non, c'est impossible; j'ai été l'agresseur, et il prendrait pour une lâcheté...

PHILIPPIN (à part). Fort bien... (Haut.) Je conçois cela; l'amour-propre, le point d'honneur... C'est au fait extrêmement embarrassant...

DURAND. Bah! bah! des querelles plus graves se sont arrangées! Les témoins ont aussi un rôle à jouer dans ces sortes d'affaires; et pour éviter que cet étourdi d'Ernest aille s'adresser à quelque officier de son régiment, ce qui ferait demain de cette aventure la fable de toute la ville, il faut que vous vous proposiez pour être son second...

PHILIPPIN. Y pensez-vous? Agir ostensiblement contre un ami!... j'aimerais beaucoup mieux être...

DURAND. Oh ! le sien est tout trouvé... C'est moi !

EDMOND. Quoi ! vous voudriez... Oh ! non...

DURAND (avec émotion). Et pourquoi ?... Tu as provoqué cet homme sans songer au chagrin que me causerait ton imprudence, et tu veux maintenant ménager ma sensibilité ? Crois-tu donc que je pourrais attendre tranquillement chez moi l'issue de ce combat ?... (Et voyons, toi-même, il ne te manquerait donc rien, si, dans pareil moment, j'étais loin de toi ?... Tu aurais donc tout ton courage, toute ta présence d'esprit, si tu me savais rongé d'inquiétudes, et tremblant pour tes jours ?... Non, non, ça ne se peut pas ; tu n'as pas calculé tes forces, il faut que je te suive, et je te le demande en grâce, mon fils, mon Edmond, promets-moi que je serai là ?

PHILIPPIN. Silence, voici monsieur Berval, et une partie de la société...

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, M. BERVAL, PAULINE, LAURETTE, CONVIVES,
et bientôt après, **ERNEST**, en grand uniforme.

FINAL. (Musique de M. Beaucoürt.)

BERVAL. Mes amis, je vous remercie ;
De vous voir mon cœur est heureux. } **BIS.**

TOUS. Entrons, entrons !

PHILIPPIN bas à **PAULINE.** Tout est au mieux,
Chaque adversaire
Dans cette affaire
A prouvé beaucoup de raison,
Mais ne montrez aucun soupçon.

PAULINE (Même jeu).
Ah ! combien je vous remercie !

BERVAL. Livrez-vous tous à la folie,
(Bas à Philippin). D'ici je vois le bel effet,
Lorsque je serai (bis) sous-préfet

ERNEST (entrant et allant à M. Berval).
Dieu ! que de monde ! quel tapage !

LAURETTE (bas à Pauline).
Du courage, tout ira bien,
A la fête il ne manque rien.

PHILIPPIN (bas à Pauline). Allons, courage. (**BIS.**)

BERVAL. Mes amis, entrons.

TOUS. Partons, partons !

ERNEST (présentant la main à Pauline).
Allons, la main, belle Pauline.

EDMOND. On le préfère.

PHILIPPIN (à part). Ah ! je devine
Et son courroux
Et ses soupçons } **BIS.**

DURAND (bas à Edmond).
Tu feras naitre des soupçons.

EDMOND (bas à Ernest). A ce soir.

ERNEST (même jeu). A ce soir ! à ce soir...

TOUS. Doux espoir
Quel plaisir ce soir ! } **BIS.**
Chantons, le plaisir nous rassemble } **BIS.**
Honneur à qui nous rend heureux : } **BIS.**

Chantons ensemble,
Vive le maître de ces lieux!
Chantons ensemble
Vive le maître de ces lieux !

TER.

TER.

QUATER.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin. A gauche du spectateur, le perron qu'on a vu au premier acte, à travers les fenêtres du salon. Dans le fond, des massifs, un jet d'eau et un parterre. A droite, l'entrée d'une allée de peupliers, auxquels sont suspendues des guirlandes en verres de couleur, et au premier plan, un buisson et un banc de jardin.

SCÈNE I.

PAULINE, LAURETTE.

LAURETTE (à Pauline, qui est assise sur le banc). Eh bien! comment vous trouvez-vous maintenant?

PAULINE. Mieux... beaucoup mieux... Mais il faisait une telle chaleur là dedans... (A part.) S'il m'avait suivie, si j'avais pu lui dire un seul mot... Mais il ne m'a pas comprise.. mon Dieu!... mon Dieu! que faire!... Revenons, Laurette.

LAURETTE. Y pensez-vous, agitée comme vous l'êtes?

PAULINE. Agitée?... mais non, je t'assure... Tu te trompes, Laurette...

LAURETTE. Tenez, mademoiselle Pauline, vous n'êtes pas franche... avec moi qui vous aime tant!... et comme si entre femmes il n'était pas tout naturel de se conter ces choses-là...

PAULINE (embarrassée). En vérité, Laurette, je ne comprends pas...

LAURETTE. Laissez donc! ce n'est pas la chaleur qui vous a fait quitter la salle du festin : c'est l'idée de la querelle qui s'est élevée entre M. Edmond et M. Ernest ; et bien certainement, si l'un des deux ne vous intéressait pas plus que vous ne voulez en avoir l'air...

PAULINE. M'intéresser! l'un d'eux?... Ne suffit-il pas, pour expliquer, mes alarmes, que je puisse me reprocher d'être involontairement la cause de ce cruel événement? Je connais la sévérité de mon père, son opinion sur les duels, et si ces messieurs... Oh! mais j'ai tort de m'inquiéter, puisque M. Philippin m'a promis d'apaiser cette malheureuse affaire.

LAURETTE. Monsieur Philippin? Joli confident que vous avez choisi là!... Il est homme plutôt à envenimer les choses...

PAULINE (avec effroi). O ciel! tu le crois capable... Quel embarras... et à qui me fier?

LAURETTE. Mais à moi, mademoiselle; est-ce que je n'ai pas déjà plus de la moitié de votre secret?... Voyons, un peu de confiance... Voulez-vous que je vous aide?

PAULINE.

AIR : Je sais attacher des rubans.

Laurette, qu'attends-tu de moi,
Entr'eux, tu veux que je prononce,
Ah! prends pitié de mon effroi
Et n'exige pas ma réponse.
Comprends ici mon cruel embarras,
De ce secret, dois-je t'instruire :
Ce que mon cœur pense tout bas, }
Ma bouche ne peut te le dire. } BIS.

LAURETTE. AHONS, courage ; ceci est déjà presque un aveu... Encore un petit effort... Je ne vous demande que son nom.

PAULINE (après avoir hésité). Eh bien ! (Elle s'arrête, interrompue par le chœur suivant, qu'on chante dans le pavillon.)

AIR : Le vin par sa douce chaleur (du Solitaire).

Dans ce séjour rempli d'attraits
Que le plaisir nous accompagne (bis.)
Et, qu'en s'échappant le champagne
De la gaité fasse les frais. (TER.)

PAULINE (continuant avec une grande agitation). On est au dessert, le bal va bientôt commencer...

(Voix dans la coulisse.) A la santé de monsieur Berval !... A la santé de mademoiselle Pauline !... (Applaudissements.)

PAULINE (même jeu). Tu l'entends, on s'occupe de moi... Mon absence peut être remarquée... Ah ! rentrons, rentrons vite. (Elle sort précipitamment.)

LAURETTE (la suivant). Allons, il est décidé que je ne saurai rien !... Qu'on dise encore que les femmes sont bavardes ! (Elle rentre dans le pavillon.)

SCÈNE II.

PHILIPPIN, seul.

(Pendant le chœur, il est entré en scène, et vient mystérieusement cacher dans le buisson à gauche, deux épées et deux pistolets qu'il porte). Oh ! oh ! ça chauffe là dedans !... Très bien !... Pendant qu'ils boivent et qu'ils chantent, je pourrai tranquillement m'occuper de mon affaire. Ce que c'est que le monde ! Là, l'insouciance, le plaisir ; ici, le sang-froid, la prudence ; et, tandis que les uns savourent toutes les joies de la vie, les autres vont se battre !... Quand je dis se battre, c'est une façon de parler ; car, tout ce qu'il me faut à moi, c'est qu'ils mettent l'épée à la main, et que M. Berval les surprenne ; je n'en veux pas plus... Quel dommage que j'ignore l'heure fixée pour ce duel !... Enfin, l'important était de me faire accepter comme témoin par cet étourdi d'Ernest, et maintenant... (Avec contentement de lui-même) parbleu ! il faut convenir que tout ce que j'ai fait depuis ce matin est bien adroit !

AIR : De sommeiller encor ma chère.

Au doux objet de ma tendresse,
Ils osaient adresser leurs vœux ;
Il fallait donc agir d'adresse
Pour les évincer tous les deux.
J'aurais pu leur chercher querelle ;
Mais il est plus plaisant ma foi,
Qu'au lieu de me battre pour elle,
Ils aillent se battre pour moi.

(Apercevant M. Berval qui sort du pavillon.) Monsieur Berval... C'est la providence qui me l'envoie !

SCÈNE III.

PHILIPPIN, BERVAL.

BERVAL. Ah ! vous voilà, Philippin ?

PHILIPPIN. Moi-même, mon cher Sous-Préfet.

BERVAL (vivement). Sous-Préfet !... auriez-vous appris quelque chose de positif ?

PHILIPPIN. Pas encore ; mais c'est tout comme. Songez donc à mes nombreuses connaissances... aux moyens que j'ai employés !...

BERVAL. Ecoutez, mon ami : je ne vous cacherai ni mes désirs, ni mon impatience ; ce poste est le légitime objet de mon ambition, et vous savez que ce n'est que sur votre promesse formelle, que j'ai donné ce grand dîner... ce bal... Eh bien ! en voyant la journée s'écouler sans recevoir aucune nouvelle, je tremble...

PHILIPPIN. Rassurez-vous donc, votre nomination est sûre : je suis bien renseigné, que diable !... Que vous importe l'heure, pourvu qu'elle arrive aujourd'hui !

BERVAL. Allons, allons, je vous crois, et mon amitié, ma reconnaissance...

PHILIPPIN. Votre reconnaissance !... Fi donc ! Pensez-vous que j'oblige par intérêt ?... Et tenez, je vous en fais juge ; ce matin, le jeune Edmond vous a demandé la main de votre fille, vous me l'avez caché : cette circonstance m'a fait beaucoup de peine, parce que, au point où nous en sommes, j'avais lieu de croire...

BERVAL (vivement). O ciel ! l'aimeriez-vous aussi !

PHILIPPIN. Pourquoi pas ? parce qu'on n'a plus vingt-cinq ans en a-t-on moins un cœur ? Eh puis l'emploi que j'occupe, le crédit dont je jouis auprès du ministre... Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Edmond vous a fait sa demande...

BERVAL. Cela est vrai ; mais je ne me suis pas entièrement engagé.

PHILIPPIN (à part). C'est bon à savoir. (Haut.) Il paraît pourtant qu'il a plus que des espérances, car il est jaloux.

BERVAL. De vous ?

PHILIPPIN. Non, pas de moi ; mais de M. de Vercourt, dont les assiduités auprès de la charmante Pauline...

BERVAL. Quelle folie !... Si ma fille avait fait un choix, j'en aurais été le premier instruit ; d'ailleurs, je n'ai jamais rien remarqué entre elle et lui qui puisse faire croire qu'elle autorise...

PHILIPPIN. Eh ! mon cher sous-préfet !...

AIR : Traitant l'amour sans pitié.

Pour déclarer son amour,
 Pour avouer sa faiblesse,
 Pour savoir si sa tendresse
 Obtiendra quelque retour ;
 Pour reprocher l'inconstance
 Pour rassurer d'une absence,
 Quand ils sont d'intelligence,
 Deux cœurs s'entendent si bien,
 Que, sans nul apprentissage,
 Les amans ont un langage
 Où la bouche n'est pour rien.

Après tout, je suis loin d'affirmer que ses soupçons soient justes, et qu'il ait même le droit de les laisser paraître ; mais comme à certaine confiance qu'il m'a faite, j'ai pressenti qu'un événement grave pourrait arriver...

BERVAL (très vivement). Que dites-vous ?... Un duel !... Ah ! malgré l'intérêt que je porte à ce jeune homme, s'il donnait un pareil scandale... mon cher Philippin, je vous en prie, conseillez-moi, que faut-il faire ?...

PHILIPPIN. Vous en rapporter à ma prudence, à ma sincère amitié ; car pour vous en donner une nouvelle preuve, j'ai sacrifié mes propres intérêts, je me suis attaché aux pas de nos jeunes gens, et, quand je devrais me faire une querelle avec eux pour les empêcher d'en avoir une ensemble, je vous réponds...

BERVAL. Ah ! quel dévouement ! je me fie à votre sagesse : observez-les, pénétrez leurs desseins, et si vos doutes se changeaient en certitude, dites-leur bien que quel que fût le vainqueur, et quand

même il aurait l'amour de ma fille, jamais il n'obtiendrait mon consentement.

PHILIPPIN (à part). C'est tout ce que je voulais.

BERVAL. Je rejoins mes convives ; vous, mon ami, demeurez pour agir, et songez que je compte sur vous... (Comme il va rentrer dans le pavillon, il aperçoit Edmond qui en sort.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, EDMOND.

BERVAL (froidelement). Eh ! quoi monsieur Edmond, vous abandonnez le salon au moment où le bal va commencer ? Je croyais même que vous aviez invité ma fille pour la première contredanse.

EDMOND (avec embarras). Je ne l'ai point oublié, monsieur ; je cherchais... M. Philippin à qui j'avais un mot à dire, et je rentre à l'ins-tant. (Tous deux se saluent, et M. Berval quitte la scène après avoir, par un signe d'intelligence, rappelé à Philippin qu'il compte sur lui.)

PHILIPPIN (revenant à Edmond)!... Eh ! mon dieu, mon cher, comme vous voilà rêveur... Ah ! je conçois, à l'approche d'un pareil moment... on n'est pas maître...

EDMOND (vivement). M. Philippin, votre supposition est un outrage.

PHILIPPIN. Là, là... est-ce que j'ai voulu vous fâcher. Mais j'ai été comme ça à mon premier duel, moi. J'étais tout ému ; je tremblais même... Eh bien ! c'étaient les nerfs, rien que les nerfs ; car chacun sait que je suis aussi brave que je suis sûr que vous l'êtes ! et...

EDMOND (l'interrompant). Ainsi que nous en sommes convenus, vous avez apporté des armes ?

PHILIPPIN. Elles sont là, derrière ce buisson ; deux petites lames d'une finesse !.. et pour le cas où l'épée vous déplairait, une paire de pistolets qui visent presque tout seuls ; vous voyez que je suis de précaution et que je vous ai servi en ami ?.. J'espère pourtant que si l'on peut arranger...

EDMOND (avec impatience). C'est bien, c'est bien ; ceci nous regarde... (Se promenant à grands pas). Plus de huit heures... Et il ne vient pas !

PHILIPPIN. Qui ça, votre témoin, le père Durand ?

EDMOND. Eh ! non ! M. Ernest !...

PHILIPPIN (vivement). C'est donc maintenant que doit avoir lieu... L'étourdi ! manquer d'exactitude !.. Je gage que le Champagne le retient là dedans, peut être autant que les jolis yeux de mademoiselle Pauline : pourvu qu'il n'aille pas oublier auprès d'elle....

EDMOND (vivement). Auprès d'elle !.. Ah ! si je le croyais....

PHILIPPIN (le retenant). Pour dieu ! mon jeune ami, modérez-vous ; vous êtes d'une vivacité !... Mais dans une affaire de ce genre, il faut du sang-froid, du calme... Regardez-moi, est-ce que je m'échauffe ?.. On ne peut douter de la bravoure du commandant ; il faut donc qu'une impossibilité !... Je vais le trouver, et qu'il soit encore à table ou aux pieds de la belle Pauline je réponds de vous l'amener. (A part.) Ça va bien !.. Un mot à Ernest, et prévenons vite M. Berval. (Il rentre rapidement dans le pavillon.)

SCÈNE V.

EDMOND (seul avec agitation). Vingt minutes perdues !... moi, qui avais avancé l'heure pour que Durand arrivât trop tard... pauvre ami ! quel dévouement... et quelle épreuve !.. Si je succombe, ce sera pour lui un chagrin éternel... si le sort m'est favorable, il faudra fuir les reproches de M. Berval et le courroux d'une famille puissante... Ah ! ces réflexions sont affreuses, et je n'ai pas même la consolation de savoir si je suis aimé !... (avec émotion, et après un court moment de silence, pendant lequel il s'est laissé tomber sur un banc.)

AIR : Patrie, bonheur.

Lieux fortunés, délicieux séjour,
 En vous voyant mon cœur soupire encore,
 Asile heureux où j'ai connu l'amour,
 Bosquets chéris de celle que j'adore,
 Où donc trouver le bonheur désormais,
 S'il faut hélas vous quitter pour jamais !
 Triste jouet d'événements affreux,
 Fils étranger d'une terre chérie,
 J'allais enfin vaincre un sort rigoureux,
 Mais, ô mon père ! et toi, chère patrie,
 Où donc trouver le bonheur désormais,
 S'il faut hélas vous quitter pour jamais !

(A ce moment, de bruyants éclats de rire se font entendre dans le bâtiment. Edmond plongé dans le plus grand accablement.) Quel contraste !... (apercevant Ernest). Ah ! enfin !...

SCÈNE VI.

EDMOND, ERNEST. (Ernest paraît sur le perron, la serviette sous le bras, et tenant un verre de Champagne.)

EDMOND (froidelement). Vous vous faites bien attendre, monsieur ; j'allais croire...

ERNEST (descendant en scène). Monsieur Edmond...

AIR des Deux Turenne.

Cet habit aurait dû, je pense,
 Vous mieux rassurer sur ma foi :
 Sachez qu'en toute circonstance,
 Un serment est sacré pour moi. 316.
 Je puis oublier une belle,
 Par inconstance... mais soldat
 Alors qu'il s'agit d'un combat
 Ma mémoire est toujours fidèle.

(Reprenant sa gaité). Mais en conscience, je ne pouvais m'échapper sans éveiller les soupçons. Il y avait autour de moi une foule de jeunes provinciales toutes plus jolies les unes que les autres ; et la charmante Pauline même...

EDMOND (vivement). Pauline... Partons, monsieur...

ERNEST. Une seconde encore, et je suis à vous.

EDMOND (impatiemment). Ce délai...

ERNEST. Ah ! écoutez, mon cher...

Musique de M. Feuicourt, ou Ces postillons sont d'une maladresse.

En bon vivant je veux quitter la terre,
 Et si ce jour doit être mon dernier,
 Ah ! permettez que je vide ce verre,
 Je ne saurais l'abandonner entier ;
 Non, je ne puis l'abandonner entier.
 C'est un désir ; et n'allez pas combattre
 Ce dernier vœu, ni ma crédulité...
 Il m'est permis, lorsque je vais me battre,
 De boire à ma santé.

(Il boit, et, jetant aussitôt son verre, sa serviette dans un taillis.) Maintenant, où sont vos armes ? (Edmond prend derrière le buisson, celles qu'on a vu Philippin y cacher, et les pose sur le banc. A ce moment, celui-ci paraît sur le perron, et, sans être aperçu des deux jeunes gens, va se mettre en observation derrière un massif d'arbres. Ernest faisant choix d'une épée.) J'aurais désiré, monsieur, qu'une explication franche, précédât notre affaire. Mais...

EDMOND (l'interrompant). Enfin, êtes-vous prêt, monsieur. (Ernest pour toute réponse, a fait un pas vers l'allée, à droite du spectateur, en même temps le bâtiment s'éclaire et le bruit de plusieurs instruments se fait entendre.)

EDMOND (s'arrêtant tout à coup). O ciel ! cette musique annonce l'ouverture du bal... et Pauline qui m'attend !

ERNEST (joyeusement). Parbleu! ce bruit nous sert à merveille! nous allons pousser une tierce sur un avant-deux, une quarte sur une queue du chat, et un dégagé sur une chaîne anglaise... Voilà le plus joli duel que j'ai eu de ma vie!

EDMOND (qui, de même que Ernest, vient d'ôter son habit qu'il laisse sur le banc). Marchons, monsieur. (Ils sortent).

SCÈNE VII.

PHILIPPIN, puis **DURAND**.

PHILIPPIN (quittant sa cachette et regardant avec précaution du côté de l'allée de peupliers, tandis que Durand sort du salon, et l'observe avec soin). Ah! pour le coup, j'ai réussi!... ils ne pourront pas dire qu'ils ne se battent pas. Je vais chercher monsieur Berval, et je les lui fais prendre en flagrant délit...

DURAND (l'arrêtant comme il va gagner le pavillon). Oh! oh! c'est là votre plan?... eh bien, il est joli! Mais vous ne l'exécuterez pas, morbleu!...

PHILIPPIN (surpris). Monsieur Durand, que signifie...

DURAND (rapidement). Oh! pas de détours: Je sais tout. Ce que je viens d'apprendre de votre bouche... on a changé l'heure de ce combat, de peur que ma présence n'empêchât qu'il eût lieu.

PHILIPPIN. Mais, est-ce ma faute?...

DURAND (s'échauffant de plus en plus). Oui, c'est votre faute; car je devine le reste maintenant. C'est pour satisfaire votre propre passion que vous les avez armés l'un contre l'autre... Monsieur Philippin, vous êtes un misérable et un lâche.

PHILIPPIN. Monsieur, vous m'insultez...

DURAND. Voyez, le grand malheur!

PHILIPPIN (se montant). Et j'aurai raison de cet outrage.

DURAND (de même). Quoi! tu te battrais aussi?... Eh bien, soit, j'accepte, ça fera partie carrée, au moins!

PHILIPPIN (se sauvant jusque près du banc où sont cachés les pistolets.) Mais c'est un enragé!... (Lui présentant les armes qu'il vient de saisir.) Monsieur Durand, ne m'approchez pas...

DURAND. Des pistolets? allons donc, je connais bien ça, ma foi!... et puis, d'ailleurs, ça fait du bruit... (prenant un rateau qu'il démanche). Tiens, tiens, voilà qui est à la convenance de tout le monde... en garde... et ne t'avise pas d'appeler, car au lieu seulement de te casser les reins, je t'assomme.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, **EDMOND**, **ERNEST**. (Le premier poussé par l'autre, entre en scène en rompant.)

DURAND (dans la plus grande agitation). Edmond!... mon fils!... (Il s'élançe pour les séparer. A cet instant, Edmond se fend sur son adversaire qu'il atteint légèrement au côté, et ne pouvant se remettre assez promptement en garde, il en reçoit un coup dans le bras.

EDMOND (chancelant et soutenu aussitôt par Durand). Ah!...

ERNEST (s'appuyant contre un arbre, et se frottant la poitrine). Diable! le coup était bien appliqué. (Au moment où Ernest a été touché, on a vu tomber un portrait à ses pieds. Pendant ce jeu de scène rapide, Philippin est rentré dans le pavillon.)

DURAND (qui a quitté Edmond pour arrêter Philippin, et n'a pu y réussir). Le misérable! il m'échappe, et va sans doute tout conter à monsieur Berval... Oh! mais il ne le portera pas en paradis! (Revenant vers Edmond, qu'Ernest est en train de panser.) Pauvre garçon!

ERNEST. Ce n'est rien; une simple égratignure.

DURAND. Ah! vous me rassurez!... (Ramassant le portrait que Ernest a laissé tomber). Qu'est-ce que cela?

EDMOND (se levant, et à Ernest, en lui serrant la main). Merci, monsieur Ernest ; cette conduite...

DURAND (examinant le portrait avec la plus vive attention). C'est singulier ; voilà des traits...

ERNEST. Maintenant il faut songer...

DURAND (même jeu). Oh ! non, je ne me trompe pas...

EDMOND (l'observant). Qu'a-t-il donc ?

DURAND (continuant). Ces yeux... cette bouche... Parbleu ! je suis sûr d'avoir vu cette figure là quelque part...

ERNEST (qui s'est approché de Durand). Par quel hasard ce médaillon est-il dans vos mains ?

DURAND. Je viens de le trouver là... Serait-il à vous ?

ERNEST. C'est le portrait de ma mère.

DURAND (étonné). De sa mère !...

ERNEST. Mais comment se fait-il... (Il se tâte, et s'apercevant que la poche de son gilet a été percée par l'épée d'Edmond.) Ah ! j'y suis ; la pointe de votre épée... Ma foi, il était temps ; car le coup aurait porté, au moins ! (Portant le médaillon à ses lèvres.)

AIR de l'*Angelus*.

Portrait aimé, portrait charmant,
Image d'une tendre mère ;
Anime-toi pour un moment,
Entends mes vœux et ma prière. BIS.
Ce secours pouvait m'arriver ;
Mais d'une main bien moins chérie ;
C'était à toi de me sauver,
Pour me donner deux fois la vie !

EDMOND. Hélas ! je n'aurais pas eu ce bonheur, moi...

ERNEST (avec une vive curiosité). Serait-il vrai !... vos parents...

EDMOND (avec indifférence, et pendant que Durand examine toujours le médaillon, en cherchant à rappeler ses souvenirs). Abandonnèrent la France, il y a vingt-cinq ans.

ERNEST (à lui-même et avec surprise). C'était en 1793...

EDMOND (continuant). Sans doute, ils moururent dans l'émigration ; puisque j'en vis aucun d'eux n'est revenu demander au bon Durand l'enfant qu'on avait confié à ses soins !... Mais quel intérêt pouvez-vous prendre...

ERNEST (avec un élan de joie). Quel intérêt ?... Un bien grand ; car je suis le seul rejeton d'une famille qui, proscrire à la même époque, reçut un pareil service d'un pauvre diable, menuisier à Versailles ; et depuis neuf ans que le hasard m'a fait découvrir ce secret, toutes mes recherches...

DURAND (l'interrompant, et avec joie). Se pourrait-il !... Et ces traits... Oh ! oui, je me souviens à présent... C'est cela, c'est bien cela, Edmond !... mon Edmond, ce portrait... c'est celui de ta mère !

EDMOND (le lui prenant et le couvrant de baisers). Ma mère !... (Avec larmes.) Ma mère !...

ERNEST (avec joie). Oh ! vous en êtes bien sûr, n'est-ce pas ?

DURAND (même jeu). Si j'en suis sûr ?... Cet homme, ce pauvre diable demeurait rue des Deux-Portes... On l'appelait alors du fameux nom de Caligula... Eh bien ! ce Caligula là, c'est moi.

ERNEST (très vivement.) On vous remit donc une tabatière...

DURAND (même jeu). Où devait s'adapter un médaillon... juste de la dimension de celui-ci.

ERNEST (plus vivement encore). Une petite croix brisée ?...

DURAND (de même). Et trois cents louis en or...

ERNEST (se jetant dans les bras d'Edmond). Mon frère!... (A Durand.) Bon Durand, que ne vous dois-je pas!...

DURAND (avec larmes et lui prenant la main). Et dire que c'est grâce à un coup d'épée... En voilà une permission du ciel!

ERNEST (même jeu). Et c'est moi qui ai fait couler son sang!... Oh! mais je veux tout réparer... Tu aimes Pauline; je vais la demander à monsieur Berval; il ne pourra te refuser: je te rends un nom, une fortune... Attends-moi, frère, bientôt je te ramène une épouse. (Il entre précipitamment dans le salon.)

SCÈNE IX.

DURAND, EDMOND.

DURAND (courant sur les pas d'Ernest). Ah! mon Dieu! que fait-il?... Mais s'il parle, tout est perdu.

EDMOND (surpris et vivement). O ciel! expliquez-vous?

DURAND (avec rapidité). Tu viens d'embrasser ton frère, n'est-ce pas?...

EDMOND. Et mon cœur en palpite encore de joie!

DURAND. Sans doute, et le mien aussi; car, enfin, un frère qu'on n'a jamais vu, et qu'on retrouve juste au moment où il vous donne un coup d'épée... c'est un événement heureux.

EDMOND. Je ne vois pas alors...

DURAND. Tu ne vois pas! tu ne vois pas!.. Eh bien! cet événement heureux, c'est le plus grand malheur qui pouvait t'arriver; car, pour ce nom et ce titre qui te tombent des nues, il te faudra renoncer à celle que tu aimes, puisque son père a juré de ne jamais la donner à un noble.

EDMOND. Il se pourrait!...

DURAND. Eh! mon Dieu oui; voilà ce qu'il m'a dit ce matin, dans l'entretien secret que j'ai eu avec lui; juge maintenant si tu as à te réjouir du changement survenu dans ta position.

EDMOND (après avoir un instant réfléchi). Et vous êtes certain que pas d'autre obstacle...

DURAND. Celui-là est déjà bien assez grand, à ce qui me semble!

EDMOND (vivement et avec joie). Rassurez-vous, mon ami, tout espoir n'est pas encore perdu.

SCÈNE X.

LES MÊMES, ERNEST, M. BERAL, PAULINE, PHILIPPIN, LAURETTE, INVITÉS, DOMESTIQUES portant des flambeaux.

CHOEUR.

Musique de M. Beaucourt.

Plus de chance importune,
Hâtons-nous d'accourir;
En ce jour la fortune
Vient de les réunir.

PAULINE (allant courir à Edmond et priant M. Berval.)

Edmond!... Grâce, grâce, mon père
Daignez pardonner aujourd'hui...

EDMOND (à part). Se peut-il qu'elle me préfère...

LAURETTE (de même). J'étais bien sûr' que c'était lui.

CHOEUR. Plus de chance importune, etc.

ERNEST (avec joie et à tout le monde). Oui, mes amis, cet Edmond que vous aimez tous, c'est le second rejeton de l'illustre famille des comtes de Vercourt...

DURAND (à part). Allons, le voilà comte à c't'heure!

PHILIPPIN (de même). Hum! adieu mes prétentions.

ERNEST (continuant). C'est mon frère, avec qui je suis heureux de partager ma fortune.

DURAND (de même). Pauvre garçon !... tous les malheurs à la fois !

BERVAL (avec une émotion marquée). M. Ernest, la noble conduite que vous venez de tenir, en prenant sur vous la responsabilité d'un duel qui m'afflige, me permettrait peut-être d'user d'indulgence envers votre adversaire, mais je dois refuser la demande que vous me faites pour lui... parce que la position dans laquelle il se trouve, n'est pas celle que j'espérais.

ERNEST (galment). Et qu'espérez-vous donc, mon cher hôte ? Est-ce un duc ou un prince qu'il vous faut ?

BERVAL. Détrompez-vous, monsieur, mes vœux ne vont pas jusque là. Edmond, pauvre, simple avocat, et seulement d'une famille honnête, eût obtenu ma fille; votre frère, comte ou marquis de Vercourt, ne deviendra jamais mon fils.

PAULINE (avec douleur). O ciel !

ERNEST (avec dépit). M. Berval, cet affront...

BERVAL (ému). Oh ! ne donnez pas cette interprétation à un refus qui m'est pénible, et que me prescrit un serment.

DURAND (bas à Edmond). Tu vois si je t'ai trompé ?

PHILIPPIN (à part). Eh ! mais, voilà qui fait hausser mes actions !

EDMOND (s'avançant vers M. Berval.) Et si Edmond abandonné par sa famille depuis vingt-cinq ans, ne voulait plus en être; si, élevé parmi ce peuple que l'état qu'il s'est choisi l'appelle chaque jour à défendre, il ne voulait pas cesser d'être peuple lui-même; si, au lieu de se nommer comte de Vercourt, Edmond se nommait simplement Edmond Durand, le refuseriez-vous encore pour gendre ?

TOUS. Que dit-il !

PHILIPPIN (à part). Le niais.

DURAND (les larmes aux yeux). Quoi ! tu... tu pourrais renoncer... tu accepterais...

EDMOND (avec tendresse). Ce matin quand, par amour pour Pauline, je déplorais le malheur de n'avoir pas un nom à lui donner, ne m'avez-vous pas offert le vôtre ? Eh bien ! j'accepte, j'accepte avec joie, avec reconnaissance !

DURAND (hors de lui et le pressant dans ses bras). Se peut-il !... toi !... toi !... mon fils !...

EDMOND (avec attendrissement). Et ne le suis-je pas déjà ? Ernest, ne m'en veuillez pas ; je n'ai pas été élevé dans le monde où votre générosité voulait me faire une place ; conservez-moi votre amitié et laissez-moi sacrifier l'ambition au bonheur.

DURAND (s'essuyant les yeux). Hein ! j'espère qu'en voilà un brave garçon ! c'est pourtant moi que je l'ai élevé !... (pleurant et riant à la fois). Ah ! je suis d'une joie !... d'une joie !

ERNEST. Touche-là, Edmond, nous serons toujours frères par le cœur... Eh bien M. Berval ?...

BERVAL (donnant la main de Pauline à Edmond). Voici ma réponse.

PHILIPPIN (à part). Allons, j'ai échoué complètement !

SCÈNE XI.

LES MEMES (LAURETTE accourant).

LAURETTE (à M. Berval). Monsieur, un courrier arrivant de Paris vient d'apporter ce paquet à votre adresse.

BERVAL (vivement puis cherchant à se contenir). Un courrier de Paris... (lisant la suscription) du ministère de l'intérieur !...

PHILIPPIN (à part). C'est sa nomination... bravo !... j'étais un peu effacé, voilà qui va me rendre tout mon lustre (haut à M. Berval). lisez donc ?

BERVAL (jouant l'indifférence). Plus tard.

PHILIPPIN. Vous hésitez, pourquoi ? j'ai le pressentiment qu'il s'agit d'une nouvelle qui doit nous faire plaisir à tous ; et si vous voulez permettre... (prenant le paquet que lui abandonne M. Berval, et qu'il ouvre avec importance). Je réclame le plus impérieux silence.

DURAND (à part). Faiseur d'embarras !

PHILIPPIN (lisant). 16 juin 1818. Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que par décision de son excellence, en date du 12 de ce mois, vous êtes nommé à la sous-préfecture de Béziers.

BERVAL, PHILIPPIN et ERNEST (à part). J'ai réussi !

Les invités. Bravo ! bravo !

BERVAL (dissimulant sa joie). Comment, le ministre aurait eu la bonté...

PHILIPPIN (bas et redoublant d'importance). N'en étais-je pas sûr ? (continuant à lire). Une pétition adressée par un nommé Philippin, et appuyée par ses subordonnés et ses amis... a failli vous faire perdre... (il se trouble et s'arrête).

DURAND (d'un ton goguenard). Eh bien ! vous vous arrêtez au plus intéressant ! achevez donc !

BERVAL (prenant la lettre et continuant). A failli vous faire perdre une place que vous méritez à tous égards. Son nom rappelait au ministre quelques griefs jusqu'ici pardonnés, et ce n'est qu'aux vives sollicitations de M. Ernest de Vercourt, l'un de nos officiers les plus distingués, que vous devez enfin votre nomination. Son excellence vous charge donc, monsieur, de veiller scrupuleusement sur les opérations dudit Philippin, qui ne conservera son emploi qu'autant que vous répondrez de lui.

PHILIPPIN (à part). C'est un coup de massue !

DURAND. Dites donc, mon brave homme, il paraît que vous n'êtes pas chanceux aujourd'hui ? comment ni propos, ni duel, ni pétition, ne vous réussissent !

BERVAL. Qu'est-ce à dire ?

PHILIPPIN (vivement). Rien ; M. Durand plaisante... (à part) sortons, car j'étouffe de dépit... (haut) Messieurs et mesdames, je vous souhaite toutes sortes de prospérités. (Il sort au milieu des huées de tout le monde.)

BERVAL (quand il est parti). M'expliquerez-vous enfin...

DURAND. Laissez-le aller, c'est un tartufe, un méchant démasqué ; il n'est plus à craindre.

CHŒUR.

AIR :

Ah ! quel bonheur ! **BIS.**
Retrouver un frère qu'on aime :
Hasard heureux ! plaisir extrême !
Pour eux quel moment enchanteur.
Ah ! quel bonheur ! **BIS.**

DURAND (au public).

AIR : Je suis la petite bergère.

S'on la coutum' j'viens à votre indulgence
Ici Messieurs faire un appel nouveau,
Puisse cett' démarche, au gré d'mon espérance,
N'pas fair' l'effet d'un coup d'épé' dans l'eau.
Daignez ce soir ne pas être sévères,
Et, plus que moi, montrez-vous généreux ;
Car je n'voulais adopter qu'un des frères
Et vous pouvez les adopter tous deux. **BIS.**

REPRISE DU CHŒUR. Ah ! quel bonheur, etc.